for many reasons his argument is not convincing. "The spirit of free and critical inquiry stemming from the Renaissance" found in Erasmus along with "the spirit of respectful, trusting adherence to dogma" (p. 308) could easily become unmoored. If unbelief, whether in Christianity or the supernatural, is impossible in the century then it is difficult to account for Montaigne, not so much his use of ancient scepticism to attack religious dogmatism, but that, following Auerbach, a personal Christianity should be so far from Montaigne's acknowledged concerns. The issue does not seem to be belief or unbelief, but in the wake of Foucault, who is anticipated in Febvre's final pages, the identification of knowledge with interpretation and the role played by similitude in intellectual constructs.

Febvre himself speaks of *Le Disciple de Pantagruel* as "an insipid hodgepodge with nothing in it," and even its learned and meticulous editors speak of its "contes à dormir debout." Just as Febvre allows us to measure first-rate minds in all their force and complexity against third-rate poetasters, so *Le Disciple* provides a foil to Rabelais's narrative genius. The editors can be praised for the interesting things they have to say about literary mediocrity: the independence of constituent elements, characteristic of folklore; the absence of allegory and polemical nuance; the simple formulas of causality; the superficial borrowing of Rabelaisian nomenclature (as opposed to Rabelais's wholesale theft of folkloric material); the charming animation of objects, but a corresponding inability to represent character. While the author of *Le Disciple* and Rabelais read and borrow from each other, there can be no mistaking the difference between the "monument" and the "document." Whereas *Le Disciple*'s relation to the popular tradition is merely additive, Rabelais's wedding of the popular and learned traditions implies a liberating critical stance towards both. And yet, although the editors do not develop the point, they are surely right to point out that the elaboration of the Land of Cockaigne motif in their text is less innocent than it seems.

PHILIP R. BERK, *University of Rochester*

Elisabeth Badinter. *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel, XVIIe – XVIIIe siècle*. Paris: Flammarion, 1980.

Il ne faudrait pas tomber dans le snobisme à rebours qui consiste à voir dans l'extrême popularité d'un livre, un indice de médiocrité. Et pourtant... La tentation est forte en ce qui concerne l'ouvrage dont le titre sur toutes les lèvres ces derniers mois, qui suscite débats, polémiques et prises de positions contradictoires et passionnés: *L'amour en plus* d'Elisabeth Badinter. Pourquoi tant de passion? Parce que l'auteur s'en prend à un des dogmes apparemment inaltérables de notre société: celui de la toute puissance de l'amour maternel. La thèse n'est pas neuve, et sans se dire féministes, de plus en plus nombreuses, les femmes montrent la fragilité et les aléas d'une prétendue vocation maternelle; de plus en plus conscientes des dangers de l'exclusivité féminine dans le domaine des soins des enfants et de leur éducation, elles en appellent à la participation des pères. C'est dans ce courant que prend place l'ouvrage d'E. Badinter: elle veut y nier l'existence de l'instinct

maternel, d'une vocation maternelle de la femme inscrite dans sa nature, dans son programme biologique. Voilà une affirmation qu'il me paraît absolument nécessaire et urgent de répéter, tout en illustrant l'extrême variabilité culturelle d'une fonction que la femme ne peut plus être la seule à assumer. C'est dire que j'adhère sans restrictions au propos d'E. Badinter et que je me déclare prête à affirmer avec elle que l'amour pour l'enfant vient "en plus." Mes restrictions sur son livre ne portent donc pas sur l'intention: l'échec à mon point de vue tient à la manière dont elle administre la preuve.

Elle base sa démonstration sur ce qu'elle appelle les "ratés de l'amour maternel" (p.8) et découpe pour ce faire, son exposé en deux périodes: jusqu'au milieu du XVIIIe siècle où se manifesteraient sans complexes les carences de l'amour maternel; depuis lors, où l'élaboration d'une doctrine qui débute avec Rousseau et culmine avec la psychanalyse, réduit les manques de la femme à être mère, à des résistances qui n'osent pas s'avouer. Ceci détermine un traitement en deux volets. Dans les deuxième et troisième parties de son livre ("Une nouvelle valeur: l'amour maternel" et "L'amour forcé"), E. Badinter fait une lecture critique des "voix autorisées" qui, de Rousseau à Freud, ont contribué à élaborer le modèle actuel de maternité. Modèle fait d'esprit de sacrifice et de dévouement et qui trouve son apogée chez les successeurs de Freud, selon qui la maternité permet d'épanouir les tendances masochistes de la personnalité féminine.

Aucune objection à ces analyses, à cette revue des discours sur le thème de la maternité. Elles constituent la partie vraiment utile du livre et sont probantes en soi. L'auteur aurait pu s'en tenir là. Mais elle a voulu assurer une assise historique à sa preuve. Or là, nous ne pouvons plus la suivre. Non que la démarche ne soit pas légitime. Mais le résultat ne répond en rien à ce que le sous-titre de l'ouvrage (qui trouve là sa justification) nous annonçait. Ne s'improvise pas historien qui veut, et la critique ici doit se faire sévère. Elle touche des questions de méthode assez fondamentales pour discréditer sans appel le volet historique de *L'amour en plus*. Sûre d'elle, E. Badinter avance sans sourciller sur le terrain facile des affirmations péremptoires. Mais comment pourrions-nous la suivre, alors qu'elle nous propose une image hyper-simplifiée, pour ne pas dire simpliste, des réalités des siècles envisagés, du XVIe au XVIIIe?

Simplisme des coupes chronologiques, tout d'abord, qui voit l'amour maternel dessiner une courbe "sinusoïdale avec des points forts avant le XVIIe, aux XIXe et XXe siècles, et des points faibles aux XVIIe et XVIIIe siècles" (p. 369). Avant de conclure à l'apparition d'un phénomène nouveau, il faudrait corriger l'erreur de perspective due à l'abondance croissante des documents écrits; il faudrait aussi faire un travail d'interprétation des textes cités et ne pas lire Vivès, par exemple, au pied de la lettre et au premier niveau, pour déduire de ses indignations puritaines, le fait que les mères renaissantes passaient leur temps à mignoter leurs enfants.

Simplisme des stratifications sociales: E. Badinter évoque rapidement la paysanne, s'arrête peu à la travailleuse urbaine; elle donne toute la place à la grande bourgeoise et à l'aristocrate, celle dont la plupart de ses sources écrites lui renvoient l'image. Celle qui lira Rousseau ou bien la mondaine futile et égoïste dont elle reprend le portrait-charge que la littérature lui livre.

Simplisme surtout dû au fait qu'E. Badinter ignore absolument les facteurs d'ordre économique et matériel. Il faut attendre la p. 219 et le XIXe siècle pour tenir compte

de l'environnement concret des familles et de l'exiguïté de leurs demeures.

Quant à l'élément-clé de la preuve, l'exemple-test des "ratés" de l'amour maternel, c'est-à-dire, selon l'auteur, la généralisation du refus d'allaiter et la mise en nourrice systématique des nourrissons, qu'on se réfère plutôt aux articles qu'elle utilise et aux ouvrages de Jean-Louis Flandrin pour corriger des affirmations outrancières comme celle de prétendre qu'au XVII^e siècle, "les enfants des villes allaités par leur mère étaient des exceptions" (p. 90).¹

A tenter de comprendre les raisons des faiblesses que nous venons d'énumérer, on se rend vite compte qu'elles tiennent à deux vices méthodologiques majeurs: l'un, nous venons de le voir, l'imprudence dans la manipulation et l'interprétation des sources; l'autre, une attitude ethnocentrique à l'égard des phénomènes culturels du passé. E. Badinter part d'un modèle d'amour et de comportement maternel propre à notre époque, à notre culture, et l'applique aux siècles passés. Rien d'étonnant à ce qu'elle ne l'y trouve pas... Une analyse sémantique de la notion d'amour lui aurait montré qu'elle ne s'oppose pas, au XVII^e siècle à celle d'autorité (p. 19) et qu'il est abusif de parler pour la même époque de "société sans amour" (p. 34 à 40). E. Badinter tombe dans le piège qui consiste à concevoir nos propres modes d'expression des sentiments comme les seuls possibles. Or nous savons la place prise par la verbalisation dans notre culture; le statut de la parole était bien différent dans la société traditionnelle, et bien plus développés les modes non verbaux d'expression (gestes, rites...). On ne peut déduire que ce qui n'est pas dit ou écrit sinon "au détour de deux phrases, presque honteusement" (p. 34), n'existe pas. On ne peut pas plus conclure à la prétendue "sécheresse affective" (p. 39) des parents jusqu'au XIX^e siècle, d'après une "preuve" (p. 38) empreinte du même type d'anachronisme: l'absence des manifestations du chagrin lors de la mort (p. 76 à 79; 230). La gravité de ce genre de transposition vient de ce qu'on s'interdit de comprendre la rapidité des remariages (p. 38), les attitudes à l'égard de la sexualité du petit enfant (p. 68) ou les pratiques traditionnelles de puériculture (p. 115 à 117)², ainsi que les principes de la médecine classique (de "faux slogans," p. 86). Il ne me reste qu'à inviter ceux qu'intéresse l'histoire des sentiments et des mentalités à partager ma lecture enthousiaste des travaux d'ethnologues comme Yvonne Verdier, Françoise Zonabend et Martine Segalen.³ Ils constituent le complément indispensable à ceux des historiens qui, après Philippe Ariès, se sont penchés sur l'histoire de la famille.

MADELEINE JEAY, *Institut d'études médiévales, Université de Montréal*

Notes

1 Jean-Louis Flandrin, *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société* (Paris: Hachette, 1976); *Le sexe et l'Occident. Evolution des attitudes et des comportements* (Paris: Seuil, 1981).

2 Pour une description des pratiques et une analyse de la conception traditionnelle de l'éducation des enfants, voir Françoise Noux, *Le jeune enfant et son corps dans la médecine traditionnelle*, Paris: Flammarion, 1978.

3 Yvonne Verdier, *Façons de faire, façons de dire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris: Gallimard, 1979; Françoise Zonabend, *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris: PUF, 1980; Martine Segalen, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris: Flammarion, 1980.